L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

231-232 | 2019

Cumulus : Hoarding, Hosting, Hospitality

Nathalie Heinich, *Ce que n'est pas l'identité*

Yves Laberge

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/35870>

DOI : 10.4000/lhomme.35870

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 21 novembre 2019

Pagination : 314-315

ISBN : 978-2-7132-2794-3

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Yves Laberge, « Nathalie Heinich, *Ce que n'est pas l'identité* », *L'Homme* [En ligne], 231-232 | 2019, mis en ligne le 21 novembre 2019, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/35870> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.35870>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

© École des hautes études en sciences sociales

Nathalie Heinich, *Ce que n'est pas l'identité*

Yves Laberge

RÉFÉRENCE

Nathalie Heinich, *Ce que n'est pas l'identité*. Paris, Gallimard, 2018, 134 p., bibl. (« Le Débat »).

- 1 Est-ce « mal » de parler d'identité ? Ou de revendiquer son appartenance à une identité collective ? Ces questionnements identitaires ne sont pas nouveaux et méritent un examen à la fois attentif et dépassionné. D'entrée de jeu, la sociologue Nathalie Heinich énumère fort pertinemment une série d'ouvrages récents ayant contribué à nourrir ce débat parfois brûlant, qu'elle récapitule et synthétise dans son chapitre d'ouverture, audacieusement intitulé « L'identité n'est ni de droite ni de gauche », et ce, à une époque où ces distinctions ne sembleraient plus exister. Et pourtant, elles existent ! Comme le savent les historiens, les études sur l'identité nationale en France étaient courantes bien avant la parution de *L'identité malheureuse*¹, de l'académicien Alain Finkielkraut (pp. 11 et 80), avant même la création d'un ministère partiellement dédié à l'identité nationale et, j'ajouterais, avant la réflexion magistrale de Pierre Nora sur les lieux de mémoire², qui cimentent et réaffirment cette identité nationale.
- 2 Citant d'ailleurs fort justement Pierre Nora, Nathalie Heinich réitère précautionneusement que la notion d'identité nationale, « pour un historien, est à éviter ou à n'employer qu'avec des pincettes : sacralisée ou diabolisée » (cité p. 33)³. Or, tout en étant difficile à cerner, à définir ou à appliquer, la notion d'identité nationale ne saurait pas pour autant être esquivée, tue, réduite ou accolée aux idées les plus contradictoires. Sur ce point, Nathalie Heinich est très nuancée : « Mais ce n'est pas parce que l'identité nationale est variable et historiquement construite qu'elle est une pure illusion sans aucune consistance : ni illusion ni, à l'opposé, réalité objective, elle est une représentation mentale – une représentation largement partagée, exactement

comme le sont les valeurs (et la nation est d'ailleurs bien, elle-même, une valeur, pour peu qu'elle fasse l'objet d'une valorisation) » (p. 32).

- 3 Le décor ainsi posé, les cinq premiers chapitres tenteront de circonscrire un concept évanescant, pour ne pas dire glissant. La démonstration transdisciplinaire proposée par Nathalie Heinich puise à la fois du côté de l'histoire, de l'ethnologie, voire de la psychanalyse et du meilleur de la sociologie américaine, de George Herbert Mead à Erving Goffman, pour distinguer non seulement l'identité individuelle et l'identité collective (p. 80), mais aussi pour illustrer les trois dimensions possibles de l'identité partagée. Recourant parfois, à l'exemple du titre du livre, à des formulations par la négative, elle soutient que « l'identité n'est pas faite seulement de ce que le sujet perçoit ou présente de lui-même, mais aussi de ce qui lui est renvoyé par autrui » (p. 67). Les articulations et les précisions qui suivent sur d'autres formes de l'identité (réelle, imaginaire, symbolique) sont tout autant éclairantes pour bien saisir que les identités – individuelles et collectives – sont plurielles et socialement construites (p. 76).
- 4 Prolongeant les travaux de Norbert Elias et de Claude Dubar, le sixième chapitre est centré sur l'affirmation selon laquelle il n'y aurait pas d'identité sans crise d'identité (p. 83). C'est un des principaux apports de ce livre : Nathalie Heinich soutient que l'identité aurait une « propriété fondamentale, [...] c'est qu'elle ne se manifeste que lorsqu'elle pose problème » (*id.*). Mais le septième chapitre nous rassure en indiquant que les troubles identitaires, tout comme les vieilles blessures, peuvent parfois être réparés, notamment par la cure ou par un cheminement accompagné (p. 97). Cette section plus brève n'épuise toutefois pas l'ensemble des prolongements possibles. On serait presque tenté d'extrapoler et d'ajouter d'autres cas d'« identités blessées » chez des groupes sociaux collectivement stigmatisés et non mentionnés ici. Certains passages de ce livre ont en effet quelque chose d'inspirant.
- 5 À la suite de cette démonstration rigoureuse et concise, on trouve un avant-dernier chapitre intitulé « Ce qu'est l'identité », qu'il faudra, malgré la tentation, bien se garder de lire en premier ! (pp. 105 et *sqq.*). En fait, l'exercice de délimitation et de conceptualisation qui précède sera indispensable pour apprécier pleinement les dernières pages, plus synthétiques et faisant écho au titre de l'ouvrage. En postface, Nathalie Heinich énonce généreusement une partie de son propre parcours identitaire, dans une réflexion plus large sur les façons de s'autopercevoir et sur les identités partagées. On pourra recevoir ce texte à l'esprit rousseauiste comme une illustration personnalisée des concepts exposés dans les huit chapitres précédents.
- 6 *Ce que n'est pas l'identité* est un livre important et solidement documenté, d'une logique et d'une clarté exemplaires ; même des étudiants de premier cycle en sciences sociales ou des non-universitaires pourront l'apprécier. Par cet ouvrage, Nathalie Heinich contribue à (re)légitimer le concept d'identité nationale. Mes seuls reproches – mineurs – concerneront les notes en bas de page. Par exemple, la note bibliographique à propos des études en ethnométhodologie d'Harold Garfinkel nous renvoie à un titre en anglais (p. 90), alors qu'il existe une traduction française, parue en 2007⁴. De plus, Nathalie Heinich abuse quelque peu de l'autocitation, presque toutes les trois pages dans les derniers chapitres numérotés, ce qui peut parfois choquer un lecteur nord-américain. Livres à l'appui, on aura compris que sa réflexion étayée sur les identités nationales ne date pas d'hier.

NOTES

1. Alain Finkielkraut, *L'Identité malheureuse*, Paris, Stock, 2013.
2. Pierre Nora, ed., *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1992, 3 vol. (« Bibliothèque illustrée des histoires »).
3. Cf. Pierre Nora, « Les avatars de l'identité française », *Le Débat*, 2010, 159 (2) : 4-20, p. 5 pour la citation.
4. Cf. Harold Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie* [= *Studies in Ethnomethodology*], trad. de l'anglais (États-Unis) par Michel Barthélémy et al., Paris, Presses universitaires de France, 2007 [1967] (« Quadrige. Grands textes »).